

Jovette Marchessault

ou « la porteuse de vie »

L'épopée, est nous dit-on, un « récit en prose où le merveilleux se mêle au vrai, la légende à l'histoire, et dont le but est de célébrer *un* héros ou *un* grand fait » (Notons au passage que le second ne saurait être le fait, précisément, que du premier). Or, une femme du continent amérindien s'empare du genre épique, le détourne et le réinvente pour se faire *la* chante et *la* barde de singulières héroïnes : « femmes telluriques », « porteuses d'espérance », « mères aquatiques »... toutes les femmes d'un Antérieur d'abord violé, puis pillé et plagié avant d'être définitivement occulté et balayé.

N'est pas épique qui veut. Il y faut le souffle, la mémoire et la vision. De qui, elle sorcière, en hériterait-elle sinon de grand'mère ? (La grand(e) mère, bien plus que la mère, se perpétuant *dans* la fille, mais ici n'est pas le lieu de la démonstration). De qui, elle voyante, prophète de l'Antérieur, tiendrait-elle le goût de sa quête chamanique, de son voyage à rebours dans le temps et l'espace sinon de grand'mère, nomade, guérisseuse, fille de « sauvagesse » et véhicule triomphant d'un mythe occis, celui du temps où « Dieu était femme »(1) ?

Jovette Marchessault est, à ma connaissance, la seule écrivaine épique moderne(2). La seule qui ait souvenir et souvenance des lieux et temps où Lilith s'appelait encore Eve.

De sa naissance en terre patriarcale et chrétienne, elle ne se remet pas. Encore qu'elle l'ait voulue :

« Je m'en viens, je m'en viens vite. Je m'en viens comme un éboulement de boue, ventre contre ventre avec un crapaud, écaille contre écaille avec un ouananiche, poils contre poils avec un orignal, une louve du nord, une oursonne. Je jette encore un coup d'œil sur la terre du sacrifice permanent. Je repère des affaissements, des trous, des continents en archipel. Je vois aussi un centaure sur le parvis d'une église et un taureau dans une gare de triage. Et je les choisis, je les choisis !... »

En terre subarctique, elle se donne pour tâche, ombilicale, de relier la femme à ses ancêtres, divines-humaines-animales, de relier les filles aux mères mortes, figures réelles ou mythiques à l'origine des puissantes énergies et vibrations qui circulent encore, intactes, dans les veines de quelques créatures prodiges et donc prodigues.

La reconstitution du mythe de notre origine, Jovette la mène à bien dans une trilogie intitulée « Comme une enfant de la terre »(3). Mais non contente de nous rendre notre passé, elle s'attaque (corollairement) au présent et s'en prend en particulier à la violence de la mythologie chrétienne dont les rites ont pour mission de confiner la femme dans l'obéissance et la passivité, de la transformer en « homme manqué ».

Nulle mieux que la lesbienne, ce monstre invisible, cette « extra-terrestre »(avec l'altérité radicale que suppose cette imagerie) ne lui semble qualifiée pour dénoncer les dégâts du zèle missionnaire sur les sujets de sexe féminin. Aussi la « Chronique lesbienne du Moyen-Age québécois » se présente-t-elle comme un violent réquisitoire et un cahier de doléances bien rempli.

Réfractaire au dressage éducatif, au système culturel de développement sélectif, Jovette Marchessault a fait épanouir des facultés « sauvages », celles-là mêmes qu'on retrouve chez les pauvres, les fous, les femmes... Sa puissance créatrice (sculpteur et peintre, elle a exécuté des centaines de totems et de fresques)(4) témoigne des ressources psychiques caractéristiques des individus étrangers à la « culture des cultivés ». Cela est si vrai qu'à seize ans Jovette, petite-fille d'Indien, travaillait dans une usine de textiles. Autodidacte, elle se flatte de préférer « comprendre avant d'apprendre ».

Michèle CAUSSE

Michèle Causse a publié « L'encontre » et « Ecrits voix d'Italie » aux Editions des Femmes. Elle travaille actuellement avec Maryvonne L. Pettorelli à un livre sur l'Amour lesbien. Michèle souhaiterait la traduction en français des œuvres de Jill Johnston, Robin Morgan, Charlotte Wolf, Mary Daly, Jane Bowles, Djunc. Barnes, etc.

(1) « Quand Dieu était femme », de Merlin Stone est publié aux éditions de l'Étincelle.

(2) Pour une approche plus complète de l'œuvre de Jovette Marchessault, lire Gloria Feman Orenstein : « The ecstatic vision - quest of the new feminist shaman » (« The Feminist Review »).

(3) Le premier tome de la trilogie, intitulé « Le crachat solaire » a été publié aux éditions Leméac d'Ottawa et il a remporté le prix France-Québec. Les deux autres volumes, « La mère des herbes » et « Celles qui parlent le

langage des oiseaux » ne vont pas tarder à paraître.

(4) Pour la création de ses totems, « femmes de résurrection », « Anciennes », « Mères telluriques », Jovette Marchessault utilise les débris, déchets, pots de yaourts, bouteilles, qu'elle trouve dans les poubelles. Elle les transforme et les mue, véritable alchimiste, en incarnations de la tradition féminine, en icônes « gynergiques ».

CHRONIQUE LESBIENNE DU MOYEN-AGE QUEBECOIS (EXTRAITS)

Quand je suis arrivée sur la terre, leur calendrier n'était plus lunaire depuis longtemps. Il paraît qu'il est solaire depuis un certain Jules César. D'où je viens, c'est très important le calendrier lunaire, vital même. Les six premières années furent particulièrement pénibles pour mes cellules, mon sang, mon intelligence, ma sensibilité. Je n'arrivais pas à ajuster ma vie à leur calendrier : toujours en retard d'une fête, d'un saint dans son tombeau blanc, d'une lutte avec l'ange, d'une malédiction, d'un jugement dernier ; tourne, tourne outil d'étranglement du calendrier liturgique, soc solaire qui déchire, qui laboure mon temps quotidien. Toujours en retard d'une célébration catholique-civilisée, trappes qui se compliquent, grande membrane morte. Toujours en retard la petite fille ! Tellement en retard qu'on disait que j'étais retardée. Tellement effrayée, à bout de souffle, convulsive, traquée qu'on disait que j'étais détraquée.

D'où je viens, le désir est mémoire de femme. Chez nous, celle qui désire, désire par le souvenir. Et celle qui désire par le souvenir donne aux autres le pouvoir de désirer le souvenir. Désirer c'est faire preuve de toujours plus de vie, d'existence. Chez nous, le désir c'est ce qui empêche la neutralité de s'accomplir, de s'installer confortablement pour faire du lard. C'est aussi ce qui nous déterre de la passivité. Femme, petite fille, quand je désire, je parle de moi à je. Mon désir appelle à la parole affirmative, à la parole individuelle ; et le propre de ce désir c'est qu'il y a moi pour le jaser, le concrétiser. Chez nous, dans sa

mémoire, chaque femme est sujet, femme-sujet, mais à vivre sur la terre, je me suis vite rendue compte que c'est là une transformation terrible pour les hommes.

O miracle ! O prodige du dieu pacifique et libidineux, une grande hostie ronde prend la place du soleil dans le ciel de nos journées d'hiver, mais attention les petites filles, attention ! Surtout ne touchez pas à l'hostie avec vos mains sales. Défendu ! Interdit !

Ne touchez pas avec vos mains sales... pas les mains, la langue. La recevoir sur la langue dans la prière et le recueillement. A genoux les petites filles, les petites lesbiennes extra-terrestres. A genoux, c'est l'heure exquise de la fellation divine. Ouvrez grande la bouche pour recevoir la giclée de sperme du grand mâle eucharistique. Etes-vous en état de grâce, à jeûn ? Vous êtes-vous brossée les dents ? Ne laissez pas le sperme s'activer trop longtemps dans votre petite bouche. Avalez, avalez le doux Jésus. Laissez-le descendre en vous, dans votre petit cœur.

Et je vous dis qu'ils nous ont volé notre temps, notre précieux temps quotidien. Notre temps à nous autres pour jouer dehors dans la verdure de notre tendresse mutuelle ; notre temps à nous autres pour inventer le futur ; notre temps à nous autres pour nous reconnaître, nous toucher, saisir l'espérance et la bercer dans nos bras ; notre temps à nous autres pour boire à la mer. Quand j'y pense ! J'ai envie de hurler, de tuer et en même temps je me sens vidée d'un seul coup. En ce temps-là du Moyen-Age québécois, notre temps d'enfance, notre temps de dilatation, est devenu un temps liturgique. Complètement démodé le doux temps du calendrier lunaire, jus de cerise, nectar de prunes, sèves de framboises, partons, ma mère est belle... Fini ! Aux poubelles ! Au secours ! C'est le temps de la cruauté spirituelle que seules la haine et la peur peuvent enfanter. Temps liturgique, toute vitesse de cyclone avec une tragédie permanente au-dedans : fureur de descendre la pente de la mort, de nuit, de jour.

A sept ans, en m'apprenant mes prières, version française, version latine, version patriarcale, ils m'ont appris la triple malédiction : opprobre, péché, supplice.

Un, la malédiction d'opprobre atteint les femmes qui ne conçoivent point. Genèse, version authentifiée par les pères de l'église.

Deux, la malédiction du péché atteint celles qui conçoivent. « J'ai été conçu dans les iniquités ». Psaume du petit David à son grand Goliath. Et quand ce cher David parle des iniquités, soyez assurées qu'il parle du ventre de sa mère.

Trois, la malédiction du supplice atteindra toutes les femmes qui enfantent. « Tu enfanteras dans la douleur ». Genèse encore, version plus que largement diffusée ; première place au hit-parade de la mémoire.

Et voici que grand'mère Elizabeth a conçu un fils dans sa vieillesse... Et voici que ma cousine Marie, celle qui est vierge depuis deux mille ans, alors qu'elle était en voyage de noces à Nazareth, a enfanté un garçon... Et voici que ma sœur Rachel, que ma mère Eve, ont conçu des fils... Et voici que Judith, que Sarah... Mais qu'ont-elles donc toutes les femmes de la Bible à ne concevoir que des fils ?

Chose certaine, plus le temps passe et plus je deviens invisible, extra-terrestre et lesbienne. C'est bien simple, je on est tellement invisible que les anges bibliques ont plus de réalité que nous. La preuve ? A peu près n'importe qui au Moyen-Age québécois, sans avoir vu un seul squelette d'ange, pouvait vous fournir un signalement assez précis de ces purs esprits asexués. A notre sujet, pas un mot, même pas dans l'histoire du Canada, l'histoire sainte ou universelle. Officiellement en tout cas ! Officieusement c'est une autre histoire.

Homosexuelle ? Hétérosexuelle ? Eléphanterque comme front de bœuf ! Ils n'y sont pas du tout. Je suis ailleurs mes beaux messieurs. Je suis en zone oubliée, dans le no man's land de la mémoire des femmes. Zone privilégiée... Ah-ma-zone à moi, ma terre initiale, sans signature du mâle. Incompréhensible continent des désirs en face duquel les hommes

essaient de se tenir debout... car ici survit la grande déesse primordiale, la toute régnante - la mère de tous les vices, l'immense grande-mère de la terre et du ciel. C'est elle l'oubli ! L'ultime vigilance dans la mémoire des femmes. Avec elle dans nos mémoires, il n'est plus question de prendre place dans l'assemblée des premières de classe, des soumises. Elle vous lave la mémoire la grande-mère avec ses bonnes eaux de partance, de survivance, d'espérance, d'innocence. Vous remet dans la forme intérieure du désir, et ce maudit désir a dû se construire à partir des eaux de nos mères tellement il est limpide.

Jovette MARCHESSAULT

(Au mois de mai 1979 j'ai rencontré Jovette à Montréal et lui ai posé quelques questions sur son travail. Elle a évoqué, en premier lieu, le spectacle qu'elle a conçu avec Nicole Brossard (auteur de « l'Amèr »), et que le Théâtre expérimental de Montréal a mis en scène au mois de mars 1979 : CELEBRATIONS, puis elle a parlé plus spécifiquement de la *Chronique*.)



Jovette : J'ai une conscience qui progresse, un courage qui grandit. La *chronique lesbienne*, je ne pouvais pas l'écrire en 1974. Je vivais la situation mais ne pouvais la rendre publique. Car il s'agit bien de la rendre publique. Et il faut une bonne dose de courage pour supporter l'agression. Déjà je la vis beaucoup et elle va être encore plus présente. Je ne pouvais pas l'assumer en 1974. Et puis j'ai eu envie de dire ce que j'avais vécu, la marginalité physique, psychique, géographique. Nous étions invisibles au Québec, ça change. De plus en plus les femmes vivent entre elles mais elles ne sont pas sur la place publique. Il n'existe pas de lesbienne « officielle » parce qu'ici ce serait suicidaire d'afficher ses choix.

Michèle : Il faut au contraire les afficher. Jouer la perte. Laquelle finit par être la seule porte possible pour nous.

Jovette : Ce qui m'aide c'est le souvenir des femmes qui nous ont précédées : de ma grand'mère en particulier. Elle ne m'a pas légué beaucoup de récits, mais une façon de vivre. Au début de l'été, elle partait cueillir des herbes. Elle vivait au bord du fleuve. La nuit de la St-Jean elle peignait sa barque, lui ajoutait des roues, des feux, des lanternes, la remplissait de personnages bourrés de sauge, puis elle descendait le fleuve. Toutes les femmes, dans leur chaloupe illuminée, ramaient... Cela, je le raconte dans « La mère des herbes »...

Michèle : Tu es la seule référence sabbatique que nous possédions. En fait, tu es notre mémoire et un peu plus...

Jovette : Dans la troisième partie, je parlerai des sorcières, chamanes, faiseuses d'anges, « celles qui faisaient pleuvoir ». Moi, je transmets pour éviter que tout ne meure. Je me souviens d'une phrase de Supervielle : « C'était le temps inoubliable où nous étions sur la terre ». Voilà ! En la lisant, j'ai pensé, ce n'était pas cette terre-ci... en ce temps-là les mondes s'interpénétraient. L'enfer, le purgatoire étaient des lieux de femmes. Les démons étaient des femmes, des amazones, des femmes subversives... et le patriarcat leur a volé leurs lieux, en a fait des endroits de perte.

Michèle : Dans ton écriture passe un inconscient collectif, celui de l'Amazonat précisément, mais comment en arrives-tu à décrire aussi « visuellement » le temps de l'Avant ?

Jovette : C'est comme les cornes sur la tête ! Ça me précède dans l'espace. Il me semble que je n'ai qu'à écouter, regarder et ça s'écrit. Tu sais, je suis née monstrueuse... Ma mère m'a portée trois jours de trop. Je voulais sortir, ma mère ne le voulait pas. J'ai eu la tête écrasée et quand je suis enfin sortie j'avais les yeux, le nez, la bouche tout remontés ! Une horreur. Le médecin a dit à ma mère « ma pauvre petite dame, priez pour qu'elle meure, ça va être un monstre ». Ma mère pleurait. Je n'étais pas regardable. Et puis, au bout de quelques jours, tout s'est remis en place.

Michèle : Tu voulais naître et ta mère ne le voulait pas ?

Jovette : J'étais assez héroïque, comme la plupart des femmes. Nous avons toutes fait un acte héroïque en naissant. Combien de fœtus se suicident pendant les neuf mois ! Ils savent trop bien ce qui les attend. Moi j'étais déjà très courageuse (rires), j'avais fait mon temps, je voulais sortir. Et dans l'incubateur j'ai survécu malgré mon angoisse, car enfin j'ai bien dû sentir que j'étais un monstre et qu'on voulait ma mort. Au Moyen-Âge, on m'aurait tuée.

Michèle : Oui, tu es née déviante et déjà bouc émissaire. Mais pour en revenir à ton œuvre, contrairement aux modernes qui attribuent des qualités sub-humaines et animales à des espèces humaines (noirs, homosexuels, juifs, etc.), toi, telle la primitive, tu attribues aux animaux des qualités humaines et surnaturelles. En véritable chamane, tu tends à provoquer une expérience spirituelle en réactualisant un mythe social perdu...

Jovette : En fait je considère tous les mammifères comme des mères. Avec les mammifères, je ne suis plus une orpheline. J'ai des mères magnifiques, des élans d'Amérique, des mangeuses d'arbres, des mères qui volent, qui nagent et, à travers elles, je me réconcilie avec ma mère biologique. Depuis deux ans, je berce ma mère. C'est la grande réconciliation. Je dois « traverser » les animaux pour arriver aux femmes, amazones, grandes mères, déesses. Sans les animaux, aurais-je écrit ? J'ai travaillé à mon premier livre à la campagne après avoir acheté des abeilles italiennes (il en existe aussi des caucasiennes). Et c'est à partir du chant des abeilles que je me suis lancée dans le Triptyque. Plus tard, j'ai appris qu'abeille, en hébreu, se disait *Deborah*, c'est-à-dire le verbe, la parole. Tous les soirs j'écoutais les modulations de mes abeilles. Je me laissais envahir par leur parfum.. Et je regardais, dans la rivière Ouarreau, les ratons-laveurs, les cerfs, j'évoquais ma grand-mère et mes voyages en terre d'Amérique. Puis j'écrivais.

